



Enfants en justice

XIX–XX^e siècles

Pour citer cet article :

Abbé Claude Chambost, *Vie nouvelle du vénérable Antoine Chevrier, fondateur de la Providence du Prado*, d'après ses écrits et son procès en béatification, Lyon, Librairie catholique Emmanuel Vitté, 1928 (7^e édition), 622 p. ; extrait p. 187-203



CHAPITRE XIV

L'ŒUVRE DE LA PREMIÈRE COMMUNION — ORGANISATION PHYSIONOMIE GÉNÉRALE

But de l'œuvre. — Gratuité absolue. — L'entrée au Prado. — Transformation surprenante. — La retraite préparatoire. — Le jour de la première Communion. — La Confirmation. — Le départ. — La persévérance. — Les enfants apôtres.

LE moment est venu d'étudier en détail l'Œuvre de la première communion. M. Chevrier l'avait trouvée encore à ses débuts à la Cité de l'Enfant-Jésus, et il l'avait développée et agrandie sur place, autant que les circonstances peu favorables le lui permirent. C'est au Prado seulement qu'il lui donna, en toute liberté, avec son empreinte pleinement personnelle, une organisation complète et une forme définitive.

« Le but de l'Œuvre, écrit-il lui-même, est de préparer à la première communion, les enfants pauvres et âgés, qui ne peuvent la faire dans les paroisses. Le nombre en est grand, puisque cent sept sont inscrits ; ils ont de quatorze à vingt ans. Ce sont des enfants qui, pour la plupart, travaillent depuis l'âge de huit à neuf ans, et que leurs parents n'ont pas envoyés aux écoles ni aux catéchismes ; et quand l'âge est passé, ils n'osent plus aller aux catéchismes ordi-

naires. Ce sont encore des orphelins qui n'ont aucun moyen de faire leur première communion. »

Instruire la jeunesse abandonnée et la former à la vertu était donc devenu l'idée fixe du P. Chevrier. Et, comme à cet âge une bonne première communion est le centre de la formation de l'âme, que c'est à la fois le couronnement de l'instruction religieuse et le point de départ de la vie chrétienne, il concentra tous ses efforts sur ce but. Combien cette œuvre est encore plus nécessaire aujourd'hui ! L'enseignement de la religion est interdit dans les écoles publiques, par une loi déplorable qui, au mépris des droits de l'Église, des parents et des enfants, impose officiellement la neutralité, mais qui trop souvent favorise l'indifférence et l'impiété, comme le prouve une malheureuse expérience. D'autre part, les familles moins chrétiennes se désintéressent de plus en plus de l'instruction religieuse des enfants, et ce sont souvent non pas les parents, mais les curés, ou des personnes charitables, quelquefois même les commissaires de police, qui sollicitent leur admission au Prado.

Le champ à défricher s'élargit donc chaque jour. Le P. Chevrier lui-même ne pouvait suffire au travail. Dans l'impossibilité de recevoir tous les enfants qu'on lui présentait, il choisissait au rebours de ce qu'eût conseillé la sagesse purement humaine. Quand on lui demandait les conditions pour être admis : « Il y en a trois, répondait-il avec esprit : ne rien avoir, ne rien savoir et ne rien valoir. » Il recevait de préférence les enfants les plus indociles et les plus méchants, et il disait à ses prêtres : « Si jamais les ressources venaient à diminuer, il faudrait renvoyer d'abord les plus sages, et garder les plus mauvais, parce qu'ils ont plus besoin de notre œuvre. »

On comprend que la condition de « ne rien avoir » entraîne nécessairement la gratuité absolue du séjour au Prado. Les parents, quand il y en a, sont pauvres, et ne peuvent payer la moindre pension. C'est déjà beaucoup pour eux que de renoncer à ce que peuvent gagner leurs enfants.

Plusieurs même ne les amènent que pour s'en débarrasser et trouver une charité. On ne leur demande donc rien. Les enfants sont logés, nourris et entretenus gratuitement. On leur fournit même le vêtement, et à leur départ, on leur remet les habits qu'ils ont apportés. Par cette charité matérielle complète on parvient plus facilement à toucher leur cœur et à faire du bien à leur âme. La générosité des bienfaiteurs pourvoit à tous leurs besoins.

Ils arrivent, ayant passé l'âge des premières communions dans les paroisses. Ils ont de douze à vingt ans. Les uns appartiennent à de bonnes familles et ont été simplement retardés par les circonstances, comme le grand éloignement de l'église, ou la nécessité de gagner leur vie. D'autres connaissent tout, excepté le bien. On les a laissé courir de côté et d'autre. Leur conduite n'est pas contrôlée. Ils s'habituent à marauder. La liberté est leur unique culte, mais liberté pour eux signifie insubordination, indiscipline, droit de tout faire.

Que de fois des mères sont venues en pleurant, tenant par la main des enfants qui regimbent ! Elles supplient qu'on les reçoive, et terminent ordinairement par ce refrain : « Nous autres, nous n'obtenons rien de notre enfant ; il est désobéissant, menteur, paresseux, *chapar-deur*, et si nous faisons mine de le punir, il se sauve et nous ne le voyons plus de deux ou trois jours. » Il est même arrivé quelquefois que des mères désolées ont supplié le P. Chevrier ou ses continuateurs, d'aller retirer de prison leurs enfants, que la Justice ne consentait pas à remettre en liberté, à moins leur avait-on dit, que le Prado ne s'en chargeât. Ceux-là, le bon Père les acceptait toujours.

C'est un spectacle singulier que de les voir à leur entrée. Les uns sont timides, ahuris, inquiets ; les autres farouches, tout prêts à la rébellion ; plusieurs incultes et sauvages, comme s'il eussent grandi ailleurs qu'en pays civilisé. Les jeunes filles, de leur côté, souvent se mettent à pleurer et quelques-unes veulent s'en retourner. Les premiers jours, on ne peut rien en tirer, sinon des paroles grossières qui

leur échappent parfois involontairement. C'est que bien peu de ces pauvres enfants ont eu une autre éducation que celle de la rigueur ; ils ont connu la crainte, mais rarement l'affection qui engendre la reconnaissance et change l'obéissance en joie. Le Prado leur ouvre une existence toute nouvelle. Ils y respirent une atmosphère, que non seulement ils ignoraient, mais qu'ils n'avaient pas même soupçonnée.

On les traite avec bonté, et on les initie peu à peu aux différents exercices de la journée. Leur temps se partage entre la prière, l'étude du catéchisme, le travail de la maison, quelques leçons de lecture et d'écriture, et surtout d'agréables récréations où ils peuvent s'amuser à leur aise, et faire connaissance entre eux.

Il leur faut, en général, de huit à quinze jours pour s'appivoiser. Alors leurs cœurs serrés s'ouvrent comme des fleurs aux rayons du soleil. Ils deviennent expansifs et confiants, ils n'ont plus peur du prêtre, ils apprennent leur catéchisme avec émulation, et commencent à trouver du goût à la prière. Les punitions qui, dès le principe, n'ont jamais été que très modérées, diminuent peu à peu ; c'est par la reconnaissance et la raison qu'on les mène et qu'on les corrige.

Pour ces chers enfants le P. Chevrier était tout bonté, douceur, patience et dévouement. Aussi voyait-on leur cœur et leur visage s'épanouir. Ils apprenaient bien vite à aimer le prêtre et la religion et ils mettaient toute leur bonne volonté et toute leur ardeur à s'instruire.

« Rien de frappant, dit un témoin, comme le changement opéré dans ces pauvres enfants. Tout d'abord on les trouvait défiants, respirant la haine de la soutane, ayant le blasphème sur les lèvres. Peu après, ils étaient plus abordables, on peut dire qu'ils se civilisaient, puis ils devenaient des enfants chrétiens, aimant le prêtre. Il fallait les voir, à la fin de la série, entourant le Père quand il passait dans leur cour. C'étaient des cris : « Mon Père, mon Père », répétés à satiété. Et lui, avec son bon sourire, donnait une petite

tape sur la joue des plus rapprochés, et s'en allait content de les voir heureux. »

Écoutons encore un prêtre du Prado. « Comme directeur des catéchismes et surveillant des petits garçons, j'ai été témoin de la transformation complète qui s'opère dans ces enfants, par la méthode et les conseils que nous donnait le P. Chevrier. J'ai constaté qu'en général d'abord on les apprivoisait, puis on les civilisait et enfin on les christianisait. « C'est curieux, me disait un jour l'un d'entre eux, on pleure en entrant ici, les vieux murs et les curés vous font peur ; on pleure beaucoup plus pour les quitter ; mais ce n'est pas la même chose. » J'ai connu des personnes qui, ayant vu nos enfants à leur entrée au Prado, étaient frappées de leur transformation même physique, au point de ne plus les reconnaître quand ils étaient admis à la première communion. »

Le même changement progressif se remarque dans les petites filles. « Au bout de quelque temps, dit une de leurs directrices, elles se forment à l'obéissance, apprennent leur catéchisme, s'attachent à la maison, et ne veulent plus s'en aller, disent-elles. Aussi on les voit devenir pieuses et corriger leurs défauts. »

C'est le triomphe de la grâce, c'est aussi la victoire de la bonté. Lorsque le P. Chevrier chargea un de ses nouveaux prêtres de la direction des catéchismes, il lui dit : « Mon ami, je vous confie un trésor : nos enfants de la première communion ; aimez-les, soyez pour eux un père ; suivez pour les diriger tous les conseils que je vous ai donnés. » Ces conseils, appuyés sur ses propres exemples, nous les trouvons écrits de sa main dans ses règlements, sous ce titre : Rapports avec les enfants.

Cet article est un des principaux et des plus difficiles. On doit traiter les enfants avec douceur et charité, et ne jamais les frapper pour quelque raison que ce soit. S'ils ont des défauts, il faut les reprendre avec patience et prier pour eux. Ils viennent pour se convertir ; ils ne peuvent être sages en un jour ; il faut aller doucement, attendre avec patience, et compter beaucoup plus sur la

grâce de Dieu, que sur nous-mêmes. On obtient plus par la douceur que par tout autre moyen. Il faut les aimer comme des enfants qu'il s'agit de ramener au bon Dieu. Tout est renfermé dans ces mots : Nous devons être pour eux des pères et des mères, avoir pour eux le cœur d'un père et d'une mère.

Nous sommes auprès d'eux les représentants de Jésus-Christ, et combien sont rares ceux qui le comprennent et savent s'y conformer dans la pratique. On trouve parmi ceux qui dirigent les enfants, des mercenaires, des maîtres, des maîtresses, des chefs, des commandants ; mais des pères, des mères, des pasteurs, des hommes qui savent attendre, prier et souffrir, très peu, presque point. On peut dire qu'une personne qui ne prie pas, qui se laisse aller à ses défauts naturels, qui ne fait pas pénitence, qui ne communie pas souvent, qui ne sait pas souffrir, est incapable de faire du bien spirituel aux enfants. Il peut y avoir une apparence de régularité, de bien extérieur, mais en fait de bien spirituel, rien. Les grâces spirituelles nous sont venues du ciel par la mort de Jésus-Christ, et elles n'auront jamais d'autres sources que la prière, la souffrance, et la mort à soi-même. Commençons à nous corriger avant de corriger les autres.

Nous leur servons de père et de mère. Un père, une mère font tout par amour, et c'est ce qui adoucit leur tâche si laborieuse. Ils ont soin de leurs enfants, ils veillent sur eux, ils pensent à eux, avant de penser à eux-mêmes, ils se font leurs serviteurs, ils s'occupent de tous leurs besoins, de leur nourriture, de leur logement, de leur vêtement. Leur cœur les remplit de précautions et de prévoyance. Demandons à Dieu des cœurs de pères et de mères pour conduire et aimer nos enfants.

Ce que M. Chevrier recommandait, il le pratiquait lui-même. Quand il le pouvait, il se faisait un plaisir d'assister à la récréation de ses enfants. Doué d'un caractère gai, il aimait à voir son petit monde rire et s'amuser avec entrain. Dans la cour des petites filles, quelquefois après dîner, il allait mettre les jeux en mouvement. Dans la cour des garçons, il ne pouvait paraître sans être aussitôt entouré et fêté, on lui barrait le passage, on se jetait à son cou. Il s'asseyait au milieu d'eux, il prenait même part à leurs jeux. Les étrangers qui parfois l'accompagnaient, s'émerveillaient de cette grande familiarité. Si ces visiteurs étaient des prêtres, ils se voyaient eux aussi, à leur grand étonnement, entourés, questionnés, honorés du doux nom de

Pères, car pour eux tous les prêtres sont des Pères. La surprise et l'admiration redoublaient, lorsqu'on se rappelait que, peu de semaines auparavant, plusieurs de ces mêmes enfants ne connaissaient le prêtre que comme un ennemi, pour le maudire et l'insulter.

« Au début de l'Œuvre, dit un témoin, j'y ai vu souvent de grands jeunes gens de seize à vingt ans. Quelques-uns avaient été employés chez des saltimbanques ; ils étaient très experts dans les exercices d'acrobates, de lutteurs, de mangeurs d'étoupes, de nègres d'occasion. Aussi les récréations étaient-elles parfois des répétitions assez réussies des fêtes foraines. »

Si le P. Chevrier aimait ses enfants, ses enfants l'aimaient aussi de tout leur cœur, et ils n'étaient pas contents quand on venait le chercher à tout moment pour le confessionnal. Un des plus grands eut à ce sujet une idée de génie, qu'il racontait plus tard en ces termes pittoresques : « Ah ! que nous l'aimions, ce bon Père ! notre grande joie était de l'avoir au milieu de nous pendant les récréations. Mais cela n'arrivait pas aussi souvent que nous l'aurions voulu. A certains jours, il n'y avait pas moyen de l'avoir, on le demandait toujours pour aller confesser. Aussi une fois, je lui ai joué le tour. Nous avons convenu avec mes camarades que c'était moi qui ferais le coup. Je sortis du réfectoire pendant le dîner ; j'avais de grosses pointes, je pris un caillou, j'allai à la chapelle, et je clouai solidement la porte de son confessionnal, afin qu'on lui laissât un peu la paix, et que nous puissions profiter de lui. Il ne s'est pas fâché et ne nous a pas punis, mais il nous a grondés, et nous a dit qu'il ne fallait pas le refaire, parce que le prêtre était obligé de recevoir et d'écouter tout le monde, et puis qu'il fallait qu'il gagnât notre pain ; mais qu'il viendrait avec nous le plus souvent qu'il pourrait. »

A l'approche de la première communion, il y a assez souvent, un ou plusieurs baptêmes d'adultes, de tout âge, de toute religion, de tout pays et même de toute couleur. Ce sont des protestants, des juifs, des mahométans, et

surtout de petits païens français. Les bienfaiteurs et bienfaitrices de l'Œuvre se font un honneur et une joie d'être parrains et marraines. Dès la première année du Prado, le Père signale la réunion à l'Église de six protestants. Cette tradition s'est toujours conservée, et, en 1894, Mgr Coullié archevêque de Lyon, a bien voulu conférer le saint baptême à un petit nègre de l'Exposition, en présence d'une nombreuse assistance, où se faisaient remarquer une vingtaine de Sénégalais.

Arrive enfin le jour désiré, le jour béni de la première communion. Il faut voir avec quelle ardeur les enfants font leur retraite préparatoire, avec quel soin ils examinent leur conscience, avec quelle docilité ils suivent les instructions. Leur attention édifie et émerveille les prédicateurs. « J'ai prêché bien des retraites, dit Mgr Morel, de la Maison des Chartreux, mais jamais je n'ai éprouvé l'impression que j'ai ressentie en prêchant chez le P. Chevrier. On sentait l'action tangible de la grâce sur ces enfants des rues. Je me rappelle qu'ayant communiqué mon impression à M. Desgeorges mon supérieur, il fut tellement transporté par ce que je lui dis qu'il me remit 200 francs pour le Prado. »

Ces enfants ne se contentent pas des prières prescrites par la règle, mais pendant le temps libre, même aux récréations, ils se promènent tout recueillis dans les cours en disant leur chapelet, ou bien ils vont à la chapelle prier en particulier avec une piété touchante. On en voit qui couchent sur des planches, afin de faire pénitence, et l'on est obligé de modérer leur zèle.

Au moment de la sainte absolution, on trouve en eux une telle délicatesse de conscience, qu'on est obligé de les rassurer et de les encourager. « Ceux qui ont vu de près ces enfants, ces jeunes gens, à la veille de leur beau jour, écrit encore Mgr Morel, ceux qui ont eu le bonheur de pénétrer dans les confidences intimes de ces cœurs transfigurés par la grâce, ont touché du doigt deux choses merveilleuses : l'amour spécial du bon Dieu pour les pauvres, et l'influence profonde exercée par l'abbé Chevrier. »

Mais c'est pendant et après la sainte Messe que la joie déborde. Quel rayonnement sur les visages ! Nous avons souvent entendu dire : « Il n'y a pas d'endroit où les premières communions se fassent mieux qu'au Prado. » Plusieurs fois des bienfaiteurs ont demandé, pour leurs propres enfants, la faveur de participer à ce bonheur, mêlés aux petits pauvres et revêtus de la modeste blouse à carreaux bleus. Souvent on a recueilli sur les lèvres des enfants les paroles les plus touchantes : « Oh ! que je suis content aujourd'hui ! — C'est bien mon plus beau jour. — Je serais heureux de mourir aujourd'hui. » Une petite fille disait naïvement : « Oh ! ce matin, j'ai bien senti que ce n'était pas du pain comme hier. » Pendant la messe d'action de grâces, avec quelle ferveur ils remplissent un devoir de reconnaissance, en priant pour les prêtres qui les ont instruits et préparés, pour leurs parents, pour les bienfaiteurs de l'Œuvre !

Ce jour-là est vraiment pour eux un jour du ciel passé sur la terre. Il faut les entendre alors parler de leurs résolutions de vivre en bons chrétiens, d'être fidèles à tous leurs devoirs, de ne plus faire de péchés, pour nous servir de leur langage. « Ce jour-là, dit un prêtre de l'Œuvre, les latinistes allaient en récréation avec eux. Nous étions édifiés des admirables sentiments qu'ils exprimaient en toute simplicité. Plusieurs enviaient notre bonheur de tendre au sacerdoce. Tous nous demandaient des souvenirs pieux, des images, des médailles, pour leur rappeler leur première communion. »

Au réfectoire, que l'on a orné le mieux possible, ces chers enfants ont peine à en croire leurs yeux, en voyant des nappes sur les tables et des serviettes pour eux-mêmes. Quelques-uns regardent leur serviette avec embarras et demandent naïvement : « Où est-ce qu'on la met ? »

Les premières années surtout, les personnes du voisinage, connaissant la pauvreté de la maison, et craignant que les enfants ne fussent pas assez bien traités, apportaient des plats tout préparés, ainsi que le café tout chaud. Ces pra-

tiques d'une charité si touchante se continuent encore. Ce sont les prêtres eux-mêmes qui servent les enfants, se plaisant à honorer ainsi ceux que Notre-Seigneur a nourris le matin de la manne descendue du ciel. On invite à ce repas de famille quelques bienfaiteurs, qui peuvent jouir du spectacle des merveilles opérées grâce à leur générosité.

Le soir a lieu la rénovation des promesses du baptême et la consécration à la Sainte Vierge. Après que chaque enfant avait prononcé la formule, le P. Chevrier lui donnait un crucifix qu'il lui passait au cou. Il embrassait les garçons avec une paternelle affection qui touchait tous les assistants. Cet usage s'est fidèlement conservé dans l'Œuvre. Le spectacle des premières communions, du temps du P. Chevrier, était inoubliable. Et le lendemain, lorsqu'on dirigeait les enfants vers la chapelle des Pères Carmes, pour les faire recevoir du scapulaire, on les entendait redire leurs joies de la veille et exprimer leur désir d'être sages.

Les premières communions étaient pour le P. Chevrier des jours de moisson, qui le payaient abondamment de tous les travaux de la culture. Avec les plus mauvais éléments, il obtenait de vrais petits anges, d'une admirable simplicité de foi et d'une étonnante délicatesse de conscience. S'ils étaient si bien préparés, c'est que le Père travaillait beaucoup, mais priait encore davantage. Il demandait au bon Dieu d'écarter de son banquet sacré les indignes, et Dieu ne craignait pas de faire des miracles pour lui épargner d'aussi amers sujets de tristesse ou le mettre à même de les réparer.

Dans la nuit de Noël 1862, la première communion avait lieu pour la troisième fois. Le P. Chevrier distribuait le pain des anges. Tout à coup il pâlit, il chancelle : les visages de deux petites filles qui sont là devant lui apparaissent tout noirs à ses yeux ; il comprend qu'elles ne sont pas en état de grâce. Après une seconde d'hésitation, il obéit aux lois de l'Église ; pour ne pas diffamer ces enfants, il dépose le Dieu de toute sainteté dans ces cœurs possédés par le démon. Il ressentit un si grand trouble, qu'oubliant les

deux autres messes que la solennité l'invitait à célébrer, il prit les ablutions. Et comme il était encore le seul prêtre de l'établissement, on alla chercher un Père Capucin pour dire la messe du matin.

Mais il n'attendit pas le lever du jour pour prendre à part les deux petites coupables et leur faire savoir qu'il était instruit de leur crime. Ces enfants surprises, émues jusqu'aux larmes, rentrèrent en elles-mêmes. Il les confessa de nouveau, pleura avec elles, les réconcilia avec Dieu, et le lendemain, elles eurent le bonheur de communier de nouveau, mais cette fois avec des cœurs purifiés.

On ne laisse pas partir les enfants, sans leur procurer la faveur de recevoir le sacrement de Confirmation. Il ne leur serait pas possible de rencontrer plus tard une occasion aussi favorable, et ils ont grand besoin de ce sacrement qui fait les forts, au moment où ils vont retourner au milieu des scandales du monde. On comprend quelle difficulté il peut y avoir pour trouver ainsi, à jour fixe, deux fois par an, le ministre de ce grand sacrement. Jamais cependant il n'a été fait exception à la règle, et les Archevêques et Evêques ont toujours, malgré les occupations qui pouvaient les appeler ailleurs, montré un dévouement sans bornes pour donner cette consolation et ce secours aux enfants du Prado.

La cérémonie a lieu quelquefois dans la chapelle de l'Archevêché, à Fourvière, et même une fois au grand séminaire. Le plus souvent néanmoins c'est au Prado, où les enfants ont communié, et où ils se sont préparés comme les apôtres au Cénacle. Cette visite des Pasteurs de l'Église a toujours été considérée comme une bénédiction pour la maison, comme aussi toujours elle fut une occasion pour leur bienveillance de témoigner leur satisfaction. Le cardinal Caverot manifestait hautement la joie que lui causaient la science du catéchisme et la bonne tenue de ces enfants. Le cardinal Foulon n'a pas craint de venir en 1891, au jour le plus froid d'un hiver rigoureux, et il n'a pas caché à son entourage qu'il était enchanté de ce qu'il avait vu et

entendu. Le cardinal Coullié a bien voulu commencer ses confirmations dans le diocèse par la Providence du Prado, et depuis, sauf de très rares exceptions, il a tenu, pendant son long épiscopat, à ne céder cette fonction à personne.

En l'absence des archevêques de Lyon, la Confirmation a été donnée par Mgr de Charbonnel, qui s'appelait aimablement l'évêque du Prado ; surtout par Mgr Dubuis (1), qui fut toujours entièrement dévoué au P. Chevrier et à son œuvre, parfois jusqu'à l'héroïsme. Un jour, le directeur des enfants de la première communion était allé à Coutouvre, près de Roanne, le prier de venir donner la confirmation au Prado, mais il n'osa pas faire sa demande : Mgr Dubuis était malade, incapable de faire un seul pas. A la fin, il fallut bien néanmoins exposer le but de cette visite inattendue. « Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ? reprend le bon évêque. — Mais, Monseigneur dans l'état où je vous vois, c'est inutile. — Qu'à cela ne tienne, mon ami ; jamais un évêque ne recule quand il s'agit de donner la Confirmation. — Et comment ferez-vous, Monseigneur ? — Je me ferai transporter dans mon fauteuil. » On essaya vainement de le détourner de son projet ; il fit dans cet état un voyage de près de cent kilomètres. Ses fortes instructions, que les vieux souvenirs de sa vie de missionnaire rendaient extrêmement intéressantes, étaient toujours très goûtées de son jeune auditoire.

Mgr Viard, mariste, fut invité un jour à donner la Confirmation au Prado. Le bon évêque, pensant peut-être se trouver au milieu des sauvages, comme en Océanie, se tint d'abord dans une extrême réserve, qui faisait dire à tous : « Que ce Monseigneur est terrible ! » Mais peu à peu, en voyant de près son petit auditoire, il se dérida, et se montra

(1) Mgr Dubuis, né en 1817, à Coutouvre (Loire), évêque de Galveston (États-Unis) en 1862, mort à Vernaison (Rhône), le 21 mai 1895. Les prédicateurs qui ont parlé sur sa tombe ont rappelé à bon droit et mis en relief les deux caractères saillants de cette physionomie tout apostolique : un admirable esprit de foi et une activité infatigable. Sa vie a été publiée par M. l'abbé J.-P., Lyon, Vitte, 1900.

si bon et si aimable, que les enfants à son départ, voulurent le porter en triomphe jusqu'à sa voiture. Il était touché et ravi et suffisait à peine à donner des poignées de main. C'était un père et un ami, auquel ces enfants disaient adieu et qu'ils n'auraient pas voulu quitter.

Après avoir reçu le sacrement qui fait d'eux les soldats de Jésus-Christ, les enfants vont mettre leurs résolutions et toute leur existence sous la protection de Notre-Dame de Fourvière, et visitent les sanctuaires des saints martyrs de Lyon, le tombeau de saint Pothin, les reliques de saint Irénée et des innombrables compagnons de son martyr ; puis, munis du scapulaire de la Sainte Vierge, emportant aussi actuellement la *Vie du Père Chevrier*, ils partent pour faire place à d'autres ; ils retournent aux luttes du travail, mais cette fois régénérés, fortifiés par toutes les espérances chrétiennes. Moment douloureux, il faut en convenir, et pénible réveil d'une période de bonheur qui a duré six mois à peine ! Mais il le faut, tant d'autres abandonnés frappent à la porte du Prado qu'on ne saurait les recevoir tous.

C'est ici la différence capitale entre l'Œuvre de l'abbé Chevrier et celle de Dom Bosco. Ce dernier garde les enfants jusqu'aux environs de leur majorité, il leur enseigne un métier avant de les rendre au monde. L'abbé Roussel, à Auteuil, et l'Œuvre des orphelinats agricoles à Seillon, près de Bourg, agissent de même.

M. Chevrier n'abandonne pas non plus les siens. Il leur choisit de bons ateliers et sa bienveillante surveillance les y accompagne. Remis dans le droit chemin, ils pourront continuer dans le monde leur vie régénérée. Ils reviennent au Prado quand ils en ont le loisir ; ils ont des jours de réunion où ils se retrouvent ensemble. Il y a même un local où l'on reçoit quelquefois pendant huit ou quinze jours, ceux qui ont besoin de se recueillir de nouveau pour prendre des forces contre les assauts de l'ennemi, ou pour réparer une faute commise.

Mais combien persévèrent ? demandera-t-on. La persé-

vérance n'est universelle et certaine dans aucune des deux méthodes de régénération. Élevés à l'abri et comme en serre chaude, les enfants de Dom Bosco sont exposés aux surprises de l'orage plus que ceux de M. Chevrier qui n'ont pas eu le temps d'oublier le péril. En compensation, les habitudes chrétiennes de ceux de M. Chevrier sont moins profondes ; leur formation pourra se trouver moins forte pour résister.

Sans nous prononcer sur la supériorité d'un système sur l'autre, et après avoir répété que M. Chevrier n'a pu mieux faire, hâtons-nous de dire que la persévérance chez ses enfants est plus fréquente qu'on ne se l'imagine communément. Elle dépend surtout du milieu dans lequel ils vont se trouver. S'il y avait plus d'ateliers chrétiens, plus d'usines chrétiennes, rares seraient les défections. Mais on est étonné du peu d'influence qu'ont, en général, sur leurs ouvriers, les patrons chrétiens, nombreux pourtant à Lyon. Ce n'est pas impunément, hélas ! que l'esprit de charité et d'humilité a cessé de présider aux rapports entre le capital et la main-d'œuvre. D'un côté, il reste encore la bienveillance, mais un peu hautaine et qui n'aime à se priver ni de ses aises, ni de bénéfices parfois excessifs ; de l'autre, il y a de l'estime, mais peu de confiance. Aussi, l'œuvre capitale de notre siècle dans les centres industriels, devrait-elle être la reconstitution de l'usine chrétienne, de l'usine-famille, dont M. Harmel a donné à la fois la méthode et l'exemple.

Revenons au Prado et citons quelques anecdotes consolantes. Il arrive fréquemment que les anciens pensionnaires du Prado, rencontrant dans la rue un des prêtres de l'Œuvre, s'avancent vers lui, lui serrent cordialement la main et demandent des nouvelles de la maison. L'un d'eux, au moment de l'Exposition universelle, écrivait : « Si quelqu'un de vous vient à Paris, je n'entends pas qu'il aille à l'hôtel. Votre hôtel est chez vos enfants, puisque vous en avez qui ont la chance de posséder un chez-soi. » Mais pour l'abbé Chevrier et ses continuateurs, cette reconnaissance envers leur personne est peu de chose. La fidélité à Dieu,

voilà le souvenir qu'ils désirent implanter dans les jeunes cœurs. Un d'entre eux a raconté ceci :

Le lendemain d'une première communion un enfant pleurait. Je le pris à part et lui demandai la raison de ses larmes. Il avait seize ans. « En ce moment, mon Père, me dit-il, je suis heureux et sage ; mais il va falloir m'en aller, je vais *retrouver la flotte*, je rejoindrai les camarades, et j'ai peur, oui j'ai trop peur de ne pas rester sage ! » Pauvre enfant ! je pensais souvent à lui, je priais pour lui ; mais je ne pus le suivre. Trois mois après, je le rencontre à la prison, en allant voir l'aumônier. Il baissa la tête et n'osa me parler. Mais le lendemain, je recevais de lui une lettre écrite le soir même : « Vous avez dû avoir honte, mon Père, de me voir à Saint-Joseph. Rassurez-vous, je n'en suis pas moins resté votre enfant et l'enfant du bon Dieu ; je ne suis pas en prison pour avoir fait aucun mal. Je n'ai pas trouvé de travail tout de suite, et chez nous on m'a mis dehors ; j'ai été obligé de coucher sous un pont et la police m'a ramassé, et j'ai été condamné pour vagabondage. Voilà toute l'affaire. Je vous répète, mon cher Père, que je n'ai violé aucun commandement de Dieu. C'est un malheur, non un péché. »

Il arrive quelquefois que ces enfants convertissent leurs parents. La mère de l'un d'eux, venant le voir au Prado, le trouva si changé, qu'elle n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles : « Mère, lui dit-il, c'est qu'ici on prie le bon Dieu. Chez nous on ne le priait jamais ! » La mère, confuse, répondit en versant des larmes. « Tiens, mère, reprit l'enfant, voici un christ qu'on m'a donné ; porte-le toujours, et tu seras heureuse comme moi. » Au jour de la première communion, la mère accompagnait son fils à la sainte Table.

Le P. Chevrier, dans ses notes, parle d'un père qui venait en pleurant le remercier d'avoir converti son fils. « Maintenant, disait-il, il est obéissant, travailleur, religieux. »

Le souvenir ineffaçable que tous les enfants gardent du Prado et de leur première communion, est pour eux une sauvegarde dans la vie et souvent une occasion de retour à Dieu au moment de la mort. Ils peuvent malheureusement, comme beaucoup d'autres, être entraînés à abandonner leurs devoirs de chrétiens ; mais ayant été sérieusement instruits de la religion, ils finissent par faire une

bonne mort. Que de fois, le P. Chevrier lui-même, ou d'autres prêtres du Prado, ont été appelés auprès du lit d'un malade ou d'une malade, qui, s'étant égarés, demandaient le bienfait de la réconciliation, en souvenir de leur première communion faite au Prado.

Un curé de Lyon a raconté le trait suivant.

J'étais récemment appelé au chevet d'un malade qui refusait tout secours religieux. Pour l'attendrir, je lui parlai de sa mère ; il eut, à ce mot, un sourire plein d'amertume : « Ma mère, elle ne s'est jamais occupée de moi. — Vous m'étonnez, lui dis-je, car vous ne paraissez point ignorant des choses de Dieu et de l'âme. — Ah ! c'est que j'ai fait jadis ma première communion. » Là-dessus, il se mit à pleurer. « Et vous l'avez bien faite, à ce que je vois ? — C'est un saint qui m'y a préparé ; je l'ai faite au Prado, chez le P. Chevrier ! » Ses larmes redoublèrent ; il était gagné, et il reçut les sacrements dans des dispositions admirables.

Un autre de ces jeunes gens, arrivé à l'âge de se marier, voulut épouser une protestante, pieuse à sa manière et de bonne foi. Il eut avec elle et ses parents de nombreux entretiens sur la religion. Lorsqu'il ne savait pas répondre aux objections, il venait consulter un des prêtres de l'Œuvre. Il est parvenu à la convertir dès avant le mariage et c'est aujourd'hui un ménage excellent.

Un nommé B... arriva un jour de N... avec une réputation d'incorrigible. Révolté contre sa famille, il découchait fréquemment, allait à la maraude, insultait les passants. A l'école, on ne pouvait rien obtenir de lui. Il avait paru deux ou trois fois au catéchisme, uniquement pour déranger les autres. On le mit tout seul dans une chapelle ; il s'amusa à y briser un lustre à coups de sabot. Une bonne religieuse conseilla alors de l'envoyer à Lyon, au Prado. Il ne voulait pas en entendre parler : « Une maison de correction, moi, une boîte à curés, jamais ! »

A la longue cependant, on le gagne ; il consent à venir au Prado, mais en jurant de s'en échapper, si la maison ne lui convient pas. On va le chercher à la gare, de peur qu'il n'exécute cette résolution avant même d'être entré. Il avait seize ans accomplis, une grande force musculaire, un caractère impétueux. Il fallut deux mois pour le dompter, deux mois pendant lesquels la tentation de s'enfuir ne le quitta pas un instant ; chaque soir il se disait : « Ce sera pour demain. »

Les encouragements, les bonnes notes, la bonté persévérante

commençaient à produire leur effet, lorsqu'un jour le Directeur lui montrant une bourse qu'il tenait à la main, lui dit : « Mon enfant, si tu veux toujours partir, attends au moins que je sois revenu ; regarde : je vais chercher du pain pour vous tous à la porte de la Charité. » Ces paroles entrèrent profondément dans le cœur de l'enfant. Il se retire et va se cacher pour pleurer à son aise. Il se disait à lui-même : « Non, vraiment, il ne faudrait pas avoir de cœur pour faire de la peine à ces bons Pères qui vont chercher notre pain ; nous devons croire ce qu'ils nous disent, puisqu'ils nous veulent tant de bien. »

A partir de ce moment, sa conduite fut irréprochable. Il fit, quatre mois après, une première communion des plus exemplaires et ne quitta la maison qu'à regret. De retour dans son pays, il s'approchait fréquemment des sacrements et faisait l'édification de tous ceux qu'il avait scandalisés.

Un vicaire de la paroisse, ayant remarqué les admirables dispositions de ce jeune homme et l'autorité naturelle qu'il avait sur ceux de son âge, en profita pour organiser un petit cercle dont, peu après, on le nomma président. Dès lors, il exerça autour de lui une sorte d'apostolat. Il a même préparé à la première Communion les enfants qui réclament des soins particuliers, à cause de leur pauvreté intellectuelle. Ce labeur lui semble doux, parce qu'il lui rappelle celui dont il a été l'objet. Plusieurs fois, il a envoyé au Prado quelque ouvrage de ses mains, pour prouver ainsi sa gratitude à ceux à qui il doit tout.

Un curé de Lyon nous a dit bien souvent qu'au mariage et au lit de mort, il reconnaît tout de suite ceux qui ont passé par le Prado : ils ont une instruction religieuse plus qu'ordinaire, et une foi non moins grande ; on voit qu'ils ont accompli sérieusement le plus grand acte de la vie chrétienne.

Nombreux sont également les jeunes mariés qui viennent présenter leurs femmes au Prado, ou les jeunes femmes qui y amènent leurs maris. « Vois-tu, dit à son conjoint celui des deux qui a profité de l'Œuvre, si j'ai su que nous avons une âme, si je me suis marié chrétiennement, c'est à cette maison que je le dois. »

Enfin, plusieurs jeunes filles sorties du Prado ont embrassé la vie religieuse, et l'on compte un certain nombre de garçons qui sont devenus Frères. L'un d'eux est resté au service de la maison, qu'il a édifiée jusqu'à sa mort.